

n'étant séparé de l'église que par le cimetière, Jeannette, levée avant l'aube, aimait à ramasser dans la rosée des brassées de fleurs et de feuillage qu'elle allait répandre avec sa prière ingénue sur l'autel de la Vierge avant d'entendre la messe. Durant le jour, elle vaquait aux travaux du ménage ou des champs ; et lorsque, à l'heure de Complies, les cloches de Domremy égre-naient sur la vallée endormie de la Meuse leurs notes d'or, calmes et lentes dans la paix du soir, la gentille pastourelle, qui ramenait son troupeau par les prairies, s'arrêtait, joignait les mains, inclinait la tête et récitait dévotement sa patenôtre et son *ave* ; et sa mince silhouette, immobile sur le ciel assombri, ajoutait au mystère de la nuit tombante le mystère le plus pénétrant d'une enfant ou plutôt d'un ange en prière.

Vainement auriez-vous cherché dans la vie de la petite paysanne un indice qui pût faire prévoir son incroyable destinée.

Sans doute, les bruits de guerre arrivaient jusqu'à Domremy, et, à certains jours, on voyait passer à travers le village, bride abattue, un courrier qui, du haut de son cheval, jetait quelque triste nouvelle aux habitants consternés.

Sans doute, le soir, à la veillée, quand, filant près de sa mère, Jeanne entendait raconter les malheurs de la France, les larmes devaient tomber de ses yeux et la quenouille s'échapper de ses mains. Mais elle n'était pas la seule à pleurer. Et puis, qu'y pouvait-elle, la pauvre enfant ? Ce n'était pas son affaire à elle de combattre : c'était aux hommes, à ses frères : sa place était avec les femmes, au foyer, à prier pour ceux qui mouraient dans la grande guerre.

Mais voici que, au jour de l'an de grâce 1424, il se passe quelque chose d'étrange dans l'obscur petit village. Jeanne est dans sa treizième année. Des clartés mystérieuses l'environnent. Des anges et des saintes lui racontent la grande pitié du royaume. Elle fond en larmes, et les angoisses de la patrie sonnent toutes leurs cloches funèbres au fond de son cœur.

Bientôt les voix lui font entendre qu'il ne lui suffit pas de pleurer et de prier, et qu'elle doit partir, elle aussi, pour la guerre. Étonnée, épouvantée, elle hésite. Mais les voix se font plus pressées, plus impérieuses, pendant cinq ans, chaque semaine, elle lui redisent : *Va, va, fille de Dieu !*

Jeanne, il faut obéir, car c'est bien Dieu qui commande et qui te montre au loin la France malheureuse. Vois ta patrie, ta mère, prosternée dans son deuil et qui implore le secours du Ciel et qui viendrait te le mendier à deux genoux, si elle savait que le secours, c'est toi.

Dis adieu à la gaieté de tes champs et de tes bois, ma pauvre